

---

SASHA VASILYUK

---

LE LOUP  
DU DONBASS

ROMAN



  
CHARLESTON

---

SASHA VASILYUK

---

## LE LOUP DU DONBASS

*Ukraine, 2007.*

Le soir des funérailles de Yefim Shulman, sa veuve Nina, ses enfants et ses petits-enfants se réunissent dans le salon étouffant de l'appartement de Donetsk pour célébrer leur héros. Chacun raconte ses souvenirs du grand homme : son périple en Sibérie où il a survécu seul dans la taïga, le jour où il a sauvé ses enfants d'une jument enragée qui fonçait sur eux, écume aux lèvres. Ou encore son courage pour défendre son pays pendant la Seconde Guerre mondiale.

Mais quelque temps après sa mort, Nina trouve dans ses affaires une lettre adressée au KGB qui vient ébranler toutes ses certitudes. Petit à petit elle découvre une vérité insoupçonnée sur son mari... Car pour survivre à la guerre et échapper au goulag, Yefim a dû faire de terribles sacrifices et mentir toute sa vie.

À travers soixante-dix ans d'histoire ukrainienne, Sasha Vasilyuk retrace le destin inoubliable d'une famille prise entre deux régimes totalitaires.

« UN ROMAN FORT SUR L'HISTOIRE UKRAINIENNE  
QUI ARRIVE À POINT NOMMÉ. »

*Booklist*

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

ISBN : 978-2-38529-248-5 22,90 € Prix TTC France



9 782385 292485

Rayon : Littérature étrangère  
Design : Raphaëlle Faguer

Photographies : © Trevillion Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

# LE LOUP DU DONBASS

Titre original : *Your Presence Is Mandatory*

Copyright © Aleksandra Bravin, 20TK

Cette édition est publiée avec l'accord de Trellis Literary Management  
et Books And More Agency #BAM, Paris, France.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-248-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux  
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-  
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages  
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sasha Vasilyuk

LE LOUP  
DU DONBASS

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*

  
CHARLESTON



*Pour mes grands-parents.*



*2007, Donetsk, Ukraine*

**N**INA REGARDA SON MARI récupérer un paquet de documents de sa serviette en cuir et s'enfermer dans la salle de bains. Elle entendit Yefim gratter une allumette et sentit bientôt la douce odeur de vieux papier en train de brûler.

Nina ne chercha pas à l'en empêcher. À quoi bon ? Elle n'aimait pas les pièces encombrées. Elle aussi s'était débarrassée de certaines de ses affaires. Chaque fois que leurs petits-enfants ou ses anciens étudiants lui rendaient visite, elle leur donnait des livres de Pouchkine ou les rares pierres qu'elle avait ramassées lors de ses expéditions paléontologiques à travers l'URSS. Mais puisque les documents d'un mourant n'intéressaient personne, il pouvait tout aussi bien les brûler. Évidemment, il aurait pu se contenter de les jeter et épargner à leur fille, Vita, l'angoisse qu'il ne mette le feu à l'appartement, toutefois ce penchant soudain de Yefim pour la

démésure plaisait à Nina. Dans son esprit à lui au moins, sa vie devait ainsi sembler plus intéressante.

Il n'était pas facile de voir rapetisser cet homme, avec qui elle était mariée depuis plus de cinquante ans, de le voir devenir plus fragile, moins cohérent. Quand il eut brûlé ses papiers, ce fut comme s'il avait renoncé à la vie. Bientôt, il n'alla plus seul aux toilettes et il fallut installer un pot en plastique au milieu de la pièce – son trône, comme il l'appelait. Le pire était quand il tombait du lit et hurlait « Ne me frappez pas ! » de cette voix pitoyable qu'elle n'avait jamais entendue auparavant. Nina fut soulagée qu'il soit plus lucide le Jour de la Victoire : leurs petits-enfants purent ainsi lui souhaiter sa fête comme il convenait. Il était important que cette génération choyée du *xxi*<sup>e</sup> siècle se souvienne que Yefim était un héros de guerre. Cependant, peu après, son état s'aggrava de nouveau et, un matin, quand Nina se réveilla et prononça son habituel « Lève-toi et chante, Fima ! », il ne répondit pas. Le silence de son mari eut sur elle l'effet d'une gifle.

Elle pleura presque sans discontinuer au cours des deux jours de préparatifs qui suivirent. Ses larmes n'étaient pas uniquement pour Yefim. Elle pleurait pour elle, aussi : elle était la prochaine sur la liste. À quatre-vingt-deux ans, elle avait vu tant de gens mourir qu'elle aurait sans doute dû avoir hâte que son tour arrive. Pourtant, lorsqu'elle enfila sa robe noire en coton pour dire adieu à l'homme qu'elle connaissait le mieux, elle tremblait.

Tandis qu'elle et son fils, Andrey, menaient leur petite procession devant la fleuriste du cimetière dont les couronnes en plastique brillaient au soleil, Nina appréhendait le rectangle de grès brûlé qui l'attendait à côté de Yefim. C'était à des centaines de kilomètres de ses

parents et de sa sœur, qui reposaient dans un cimetière de Kiev où la végétation avait merveilleusement repris ses droits.

Nina transpirait sous son béret noir. Andrey l'éventa à l'aide d'un mouchoir qu'il avait apporté de Moscou et ils tournèrent à droite, en direction de la partie la plus récente. De son bon œil, Nina aperçut les croix, les pierres tombales gravées de noms inconnus, ainsi que, çà et là, un portrait de défunt en noir et blanc qui la dévisageait. Elle essayait de ne pas penser à eux comme à ses futurs voisins.

Au niveau de leur lopin de terre, deux fossoyeurs étaient appuyés sur leur pelle. Nina s'assit sur une chaise en plastique et le reste du groupe se plaça autour d'elle : Andrey, Vita et son mari, trois des petits-enfants, et deux anciens collègues géologues de Yefim. Elle était triste que leurs deux autres petits-enfants soient trop loin, en Californie, et que la nièce de Yefim, la seule survivante du côté Shulman, soit coincée en Allemagne. Néanmoins, elle savait que Yefim ne leur en aurait pas voulu. Alors que chacun déposait des fleurs sur la sépulture, elle l'imaginait en train de raconter une plaisanterie pour leur remonter le moral. Son idiot de mari ; comme il allait lui manquer.

Il n'y avait ni prêtre ni rabbin car, bien que juif, Yefim était athée comme la plupart des Soviétiques. Toutefois, Andrey, qui portait une barbe christique depuis qu'il s'était fait baptiser en dépit de ses objections à elle et de celles de Yefim, tint à lire une prière. Nina pensait que Dieu n'avait rien fait pour sa famille, ni pour qui que ce soit d'autre dans le pays, mais elle répondit tout de même « Amen » pour faire plaisir à son fils.

À l'issue de la prière, Vita chassa ses lunettes et s'avança pour réciter un poème d'Evtouchenko qu'elle

affectionnait depuis le lycée. Sa voix se mit à trembler quand elle arriva aux vers : « Que savons-nous de notre propre père ? / Tout, en apparence – et pourtant rien du tout. »

Nina avait envie de lui dire qu'il n'y avait pas grand-chose à savoir. Pourtant, elle-même ne cessait de se poser des questions au sujet de son père ; il était mort pendant la guerre, suivi par sa mère, la laissant orpheline à seize ans.

Nina aurait voulu essuyer les larmes de sa fille qui coulaient sur la pierre tombale, un morceau de granite gris à gros grains qu'ils avaient choisi pour honorer la carrière de géologue de Yefim. Dans un an ou deux, quand la terre se serait tassée, ils poseraient un simple monolithe en granite noir qui indiquerait son nom et ses dates. Pas de couronne de laurier, de « Défenseur de la Mère Patrie » ni, Dieu l'en préserve, d'étoile soviétique comme c'était la coutume pour les autres anciens combattants. S'il s'était battu tout au long de la guerre, depuis le premier jour et jusqu'à Berlin quatre ans plus tard, son mari détestait toutes ces histoires de vétérans. Il n'avait même jamais écrit le moindre souvenir de guerre, malgré l'insistance d'Andrey et de Vita des années durant. Un refus impressionnant de ténacité.

À la fin du poème de Vita, Nina se leva de sa chaise et alla poser, au niveau de la tête de la tombe de Yefim, la pierre qu'elle serrait dans sa main droite. Il s'agissait d'un morceau de roche calcaire extrait de la carrière où ils s'étaient rencontrés cet été-là, plus d'un demi-siècle auparavant.

Ils se réunirent ensuite dans le salon exigu de Vita. Cet appartement, situé au neuvième étage, au centre de Donetsk, offrait une vue sur la ville qui s'étendait jusqu'aux terrils à l'horizon. C'est là que Nina et Yefim

avaient été obligés de déménager quand elle avait eu son accident vasculaire cérébral et qu'il avait commencé à trembler, en raison de sa maladie de Parkinson.

Alors que le soleil couchant ornait le papier peint fleuri de tons orangés et que la brise du soir rafraîchissait le salon étouffant, ils mangèrent des *blintze*, burent du *kompot* aux fruits rouges et racontèrent des anecdotes à propos de Yefim. Comment il s'était perdu en Sibérie et avait minimisé cette aventure comme si survivre plusieurs jours seul dans la taïga n'avait rien d'un exploit. Comment, quand Andrey et Vita étaient petits, il les avait sauvés d'une jument enragée qui fonçait vers eux, écume aux lèvres. Vita rappela aussi comment, plus tard, il lui avait évité d'être renvoyée de l'université quand elle avait perdu une carte – ces cartes soviétiques ridicules qui étaient considérées comme top secret – en partageant une bouteille de cognac avec son professeur. Comment il savait s'y prendre avec tout le monde, autorités comprises.

Installée sur le canapé, Nina écoutait en se demandant si elle aurait aimé Yefim davantage si elle n'avait connu de lui que ces histoires.

Quand Andrey eut repris l'avion pour retrouver sa vie de professeur à Moscou et que Vita retourna travailler, Nina trouva l'appartement étrangement silencieux. Elle avait l'habitude d'entendre Yefim tousser et soupirer sur le lit dans leur étroite chambre à coucher. Chaque matin, elle se réveillait en s'attendant à le voir et s'inquiétait quelques instants qu'il ne se soit échappé de nouveau, comme la fois où des passants l'avaient retrouvé empêtré dans des buissons. La réalité s'abattait alors sur elle et elle comptait le nombre de jours qu'il lui fallait encore patienter avant de pouvoir découvrir les miroirs.

Nina traversa les quarante jours de deuil grâce aux feuilletons et aux livres audio, mais pendant tout ce temps, elle dut se retenir pour ne pas faire le ménage. Avant le départ de son mari, un jour sur deux, elle commençait sa matinée en faisant la poussière dans leur chambre : le bureau, le téléviseur, la table de nuit et la bibliothèque vitrée où trônait le petit mug de Yefim qui datait de la guerre. Deux fois par semaine, elle demandait à Vita de lui apporter un seau en plastique rouge avec de l'eau tiède et s'agenouillait, pour ne pas risquer de tomber, afin d'essuyer le linoléum à l'aide d'une vieille chemise de son mari. Quand Yefim était en vie, il avait interdiction de descendre du lit tant que les traînées humides n'avaient pas disparu, mais à présent, elle sentait presque la poussière s'accumuler autour d'elle.

Enfin, le quarantième jour, Vita découvrit les miroirs. C'était une chaude matinée de juillet et une brume lavande couronnait les terrils. Tandis que Vita disposait vêtements et linge de lit de Yefim dans deux grands sacs – l'un pour les pauvres et l'autre à brûler hors de la ville –, Nina entreprit de tout épousseter. Lorsque tous les endroits habituels furent propres, elle se mit à genoux devant le lit de Yefim et attrapa la serviette en cuir qui se trouvait en dessous, cette même serviette qu'il emportait partout avec lui depuis les années 1950.

— Nous pouvons enfin nous débarrasser de cette vieille chose, dit-elle à sa fille.

Elle se souvenait que, lorsqu'ils avaient emménagé dans cette petite maison en banlieue de Kiev, il avait apporté cette serviette ainsi qu'un petit sac de vêtements et ce mug en étain à la forme étrange, ses seules affaires. Il l'avait prévenue d'emblée que la mallette contenait ses documents

privés, et elle avait compris qu'elle n'était pas censée l'ouvrir, non pas qu'elle eût été curieuse de le faire.

Nina épousseta le cuir et ouvrit la serviette pour s'assurer qu'elle était vide avant de l'ajouter à la pile de Vita qui croissait à vue d'œil.

L'intérieur sentait le siècle passé, le gasoil, les trains, l'iode et l'encre. Elle s'apprêtait à refermer le rabat quand elle aperçut la tranche d'une enveloppe beige dans l'une des poches. Il avait dû oublier de la brûler.

Elle la sortit. Si elle avait été dans l'un des feuillets qu'elle aimait regarder, elle y aurait découvert quelque chose d'excitant, comme des photos secrètes, ou peut-être même une lettre d'amour passionnée. Au lieu de cela, elle trouva une photocopie terne et jaunie où elle reconnut l'écriture soignée de Yefim. Bien qu'elle ne puisse distinguer les mots, cela ne ressemblait en rien à une lettre d'amour.

— Lis ça, Vitochka. Assure-toi qu'on peut la jeter sans regret.

Vita mit ses lunettes et saisit la lettre.

— Elle date d'avril 1984, observa-t-elle.

1984, année où Tchernenko était devenu secrétaire général, pour un an seulement, avant de mourir, laissant Gorbatchev prendre le pouvoir et achever le pays dans lequel ils avaient tous cessé de croire. Nina aurait bien aimé cesser d'associer les années aux secrétaires généraux du Parti, mais il était impossible de modifier le fonctionnement de la mémoire soviétique.

— Tu ferais mieux de t'asseoir, Mamochka. C'est adressé au KGB.

Nina se mit à transpirer légèrement.

— Qu'est-ce que ton père avait à voir avec le KGB ?

Toujours à quatre pattes, elle se dirigea vers son lit et se hissa sur le bord du matelas, son chiffon serré dans la main.

Vita entama sa lecture à voix haute :

— *Au président du Comité régional pour la sécurité de l'État, j'écris aujourd'hui pour aborder les incohérences découvertes dans mon dossier militaire. Cependant, je dois d'abord dire que mes enfants et mes petits-enfants m'aiment énormément et qu'apprendre ce que je m'apprête à raconter leur causerait un grand traumatisme psychologique.*

## 2

*21 juin 1941, Šilalė, République socialiste soviétique de Lituanie*

**L**A NUIT LA PLUS COURTE DE L'ANNÉE projetait sa lueur bleu pâle sur la base d'artillerie tandis que Yefim, assis près du feu, grattait les restes d'une conserve de ragoût de bœuf.

Leur régiment avait apporté beaucoup de bruit à ce coin tranquille de la Lituanie, traînant ses gros canons devant les villageois renfrognés, transformant une vieille grange en caserne, montant une cuisine et plantant des tentes pour les soins médicaux, installant un câble téléphonique et construisant des écuries pour les chevaux.

Les Allemands se trouvaient à moins d'une heure à l'ouest, et on ne savait pas très bien quelle serait la prochaine étape. Le dernier ordre en date de Staline était d'être prêt au combat tout en évitant de provoquer Hitler. Personne ne souhaitait la guerre.

Yefim lécha la graisse de bœuf sur sa cuillère. Le lendemain matin, Ivan et lui devraient tracter le canon de campagne vert olive qu'ils avaient surnommé « Uska » sur deux kilomètres vers l'ouest pour rejoindre le reste de la batterie. Il réfléchissait aux chevaux qu'il emporterait pour cette tâche. Sans aucun doute Neptune, son préféré. Marron et costaud, cet étalon de trait semblait à Yefim un reflet de lui-même : musclé, doté de jambes robustes, il pouvait endurer des heures de dur labeur. Il supposait qu'ils avaient tous deux été élevés pour travailler dans les champs mais qu'ils avaient eu la chance d'atterrir dans l'armée.

Yefim posa la gamelle vide sur le rondin entre Ivan et lui et saisit sa gourde en aluminium. La bière de ce soir-là avait été apportée tout spécialement par camion car une douzaine d'hommes de sa division fêtaient la fin de leur service militaire. Ils s'assirent autour de lui, buvant et parlant de leur prochain retour chez eux.

— Quand je serai à la maison, je jure que je ne mangerai plus jamais de bœuf en conserve, déclara Anton Lisin, un soldat assez replet qui savourait son ragoût comme s'il se trouvait en compagnie du tsar. Rien que du bortsch, du bœuf Stroganov et des chocolats.

— Mmm, des chocolats, acquiescèrent les autres.

Alors que les bulles de la bière amère lui chatouillaient la langue, Yefim était heureux de ne pas rentrer chez lui tout de suite. Avec deux années supplémentaires dans l'armée, il avait encore une chance de revenir à la maison comme Mikhail, son frère aîné : confiant et large d'épaules, la poitrine luisante de médailles. Il n'oublierait jamais la façon dont le village entier s'était rassemblé pour saluer Mikhail, sous les yeux de leur mère qui semblait aussi fière qu'une reine juive de l'Antiquité.

— Les chocolats, c'est pour les enfants, lança Regush de l'autre côté du feu. La première chose que je ferai sera de me glisser entre les cuisses de Svetochka.

— Aux cuisses ! s'exclama un soldat pour porter un toast, et Yefim se sentit soudain contrarié par ces garçons plus âgés qui se vantaient de quelque chose qu'Ivan et lui ne pouvaient avoir.

— Oh, je t'en prie, Regush, répondit-il, réchauffé et désinhibé par l'alcool. Je te garantis qu'on te manquera au bout d'une semaine avec ta Svetochka.

— Ne sois pas jaloux, mon cher Shulman, tu seras toujours ma fille préférée, s'amusa Regush en trottant vers lui, tendant ses lèvres grasses comme pour l'embrasser.

Tous éclatèrent de rire quand Yefim souleva Regush telle une jeune mariée et fit le tour du cercle. Les soldats tapaient sur leur gamelle en métal avec leur cuillère en criant « *Gorko ! Gorko !* » comme à un mariage. Yefim reposa Regush à sa place et regagna la sienne, à côté d'Ivan.

— Ces bêtises ne me manqueront pas, c'est certain, déclara Lisin. Après tout ça, je vais aller à Moscou. Pour étudier la géologie.

— Qui donc te laissera entrer dans la capitale ? demanda Regush.

— C'est là qu'habite ma sœur, si tu veux tout savoir, répondit Lisin. Elle travaille au Bureau central des télégraphes.

— Dans ce cas, pourquoi étudier la géologie ? Elle ne peut pas t'obtenir du boulot au Télégraphe ?

Yefim fit un sourire narquois.

— En l'absence de Svetochka, les pierres sont pour Lisin la meilleure option, glissa-t-il.

Les soldats ricanèrent.

— C'est difficile à comprendre pour quelqu'un comme toi, répondit Lisin en agitant sa cuillère en l'air comme un chef d'orchestre et amenant Yefim à se demander si « quelqu'un comme toi » signifiait ce que cela signifiait habituellement : juif. Tout ce qui t'intéresse, c'est de mettre une pâtée à l'ennemi. Mais le véritable pouvoir de l'Union soviétique ne réside pas dans ses soldats, il est dans les matières premières et dans notre capacité à les manier. Il suffit de voir les trains chargés de blé et de charbon que nous envoyons en Allemagne. C'est une solide garantie que les fritz ne nous déclareront pas la guerre.

Yefim détestait ce ton arrogant. Lisin était un vrai *shvitzer*, comme diraient ses frères. Dommage qu'Ivan ne connaisse pas ces expressions yiddish si savoureuses.

— Mais si la guerre éclate, ça ne dérangera pas Lisin qu'on soit les seuls à s'amuser et à connaître la gloire, pendant qu'il observe des cailloux dans un labo poussiéreux, dit Yefim.

— À l'amusement et à la gloire ! lança un soldat tandis que des voix s'élevaient autour du feu, et Yefim sut qu'il avait conquis l'assemblée.

Il leva sa gourde, quand Ivan lui murmura à l'oreille :

— Sauf s'ils attaquent, auquel cas on sera foutus.

Yefim secoua la tête, heureux que personne d'autre n'ait entendu son meilleur ami. S'ils étaient seuls, il dirait à Ivan que Hitler avait peut-être piétiné Paris, mais que l'Union soviétique n'était pas la France. C'était une superpuissance. Ils n'avaient rien à craindre.

Ivan était un excellent artilleur, mais parfois Yefim se demandait pourquoi, après un an de service, il saisissait chaque occasion de lancer une pique à l'Armée rouge. Ils s'étaient rencontrés à l'antenne régionale du ministère de l'Armée, à Koziatyn, située à mi-chemin entre

leurs villages respectifs. Yefim avait été ravi d'atteindre l'âge de la conscription et d'enfin s'essayer au rôle de soldat, suivant les traces de son frère aîné, et de son père qui avait servi dans l'armée du tsar. Mais pour Ivan, c'était une façon d'échapper à son père qui était devenu ivrogne depuis la mort de sa mère lors de la famine.

D'emblée, Yefim avait apprécié le visage rond et jovial d'Ivan, ainsi que ses yeux gris chaleureux sous ses sourcils si blonds qu'ils étaient à peine visibles. Bien que ses joues roses lui donnent un air innocent, il était maigre et fort à la manière d'un animal errant – il savait riposter si nécessaire. Lors de l'entraînement, ils avaient été placés ensemble dans l'unité d'artillerie en raison de leur force. Travaillant côte à côte avec les canons de la division, tirés par les chevaux, ils étaient rapidement devenus proches. Ils se racontaient toutes sortes d'anecdotes de leur enfance, évitant seulement les pires horreurs de la famine qu'ils avaient tous deux vécue. Yefim lui accordait sa confiance au point de lui avoir glissé qu'un jour il s'était oublié à la synagogue, tant la cérémonie était longue. Contrairement à d'autres au campement, cela ne semblait pas déranger Ivan que Yefim soit juif, que sa peau soit plus foncée ou que son nom de famille n'ait rien de slave. Il se sentait même vexé pour son ami chaque fois qu'il entendait une plaisanterie au sujet d'un « youpin ».

À l'issue de l'entraînement, Yefim avait amené Ivan chez lui pour dire au revoir avant qu'ils ne partent servir dans les pays baltes. Sa famille avait accueilli son ami comme un membre à part entière, même s'il ressemblait à un corbeau blanc au milieu de ses proches, tous très bruns. Yefim regrettait qu'Ivan n'ait pas fait la connaissance de Mikhaïl, qui vivait à Kharkiv avec sa femme et sa fille, mais au moins il avait rencontré Yakov,

Naum et Georgiy, ainsi que leur sœur, Basya, dont Ivan avait clairement apprécié les longs cheveux noirs et les sourcils dansants de son côté de la table. Il avait rougi comme une pivoine.

Mère s'était attachée à Ivan de la même façon que Yefim. En apprenant qu'il avait perdu sa mère et qu'il avait grandi seul avec son père ivrogne, elle avait déclaré qu'elle serait heureuse de l'adopter. Georgiy, toujours la langue bien pendue, avait observé qu'il pourrait ainsi être le camarade de jeu du petit Fimochka puisque Naum, le plus proche en âge, était en général trop occupé avec le troupeau de filles qui le suivait. Les frères s'étaient esclaffés pendant que leur père marmonnait « Une autre bouche à nourrir » en yiddish, et Yefim, qui lui-même avait souvent été appelé ainsi, s'était souvenu des raisons pour lesquelles sa famille ne lui manquerait pas.

Alors que leur unité traversait les petites communes lettones et lituanienes, Yefim se délectait de chaque instant passé dans l'armée. Il avait même aimé la façon dont les habitants l'avaient regardé avec appréhension, fermant leurs volets face au raffut causé par les chevaux qui tiraient les énormes canons soviétiques. Quel sentiment de puissance. Il doutait que son père ait ressenti cela. Le vieil homme ne parlait jamais de la période qu'il avait passée dans l'armée et semblait s'intéresser uniquement aux chevaux dans les écuries et à Dieu – toujours Dieu. Comme si prier avait un jour sauvé ses ancêtres des pogroms ou nourri sa famille pendant la famine. Père révérait Staline de la même façon qu'il révérait autrefois le tsar : comme s'il était l'adjoint de Dieu. Il refusait de voir que c'était *le peuple* qui était désormais le véritable Tout-Puissant. Des gens comme Yefim et Ivan, et toute leur génération,

qui construiraient un avenir soviétique grandiose où personne ne se battrait pour défendre un dieu plutôt qu'un autre et où régnerait l'égalité. Un avenir radieux fait d'acier, de voitures rapides et de hauts immeubles. Un avenir que Yefim avait pour mission de protéger à la frontière ouest de ce puissant pays.

Alors qu'il buvait « à l'amusement et à la gloire », une partie de lui souhaitait que les Allemands attaquent bientôt, afin qu'il puisse enfin montrer au monde de quel bois il était fait.

Après le dîner, ils se rendirent en ville à quelques kilomètres de là. Nous étions samedi soir, et deux violonistes et un accordéoniste jouaient dans une taverne au bord de la route, faisant danser des couples sur la pelouse. Les Lituanais ne laisseraient jamais des soldats de l'Armée rouge danser avec leurs filles, et le lieutenant Komarov avait été clair :

— N'allez pas chercher d'ennuis avec les locaux. Nous aurons besoin d'eux si les fritz décident d'attaquer.

Alors Ivan et lui restaient à l'écart avec les autres, se contentant de regarder et de faire travailler leur imagination.

De l'autre côté de la pelouse, Yefim repéra une ravissante jeune fille brune qui, adossée à un arbre, observait les danseurs avec mélancolie. Elle était certainement juive ; il avait entendu dire que son peuple représentait plus d'un quart des habitants de la ville. Elle tirait sur le coin de son châle, comme pour se préparer à l'ôter dès qu'on l'inviterait à danser. Néanmoins, personne ne s'approchait d'elle.

Il décida qu'aborder une Juive, ce n'était pas chercher des ennuis, et il se dirigea vers l'arbre. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il s'aperçut qu'elle était plus jeune qu'il ne pensait, seize ans tout au plus.

— Je suis sûr que tu as envie de danser, mais malheureusement je suis un piètre cavalier, lui dit-il en souriant. Comme dirait ma mère, un ours m'a marché sur les oreilles, je n'ai absolument aucune musicalité.

L'adolescente le fixait en silence, une légère panique dans les yeux.

— Ce serait gênant pour nous deux, expliqua-t-il.

Elle rougit et dit quelque chose en lituanien, en désignant la piste de danse. Il aurait voulu se gifler pour sa sottise. Bien sûr qu'elle ne parlait pas russe. La Lituanie était soviétique depuis moins d'un an. Il tenta sa chance en yiddish, mais les seuls mots qui sortirent de sa bouche furent « danser » et « gênant » et il était presque certain qu'ils étaient en allemand, qu'il avait appris à l'école.

Elle rit.

Elle s'appelait Eva. Elle parlait yiddish librement, comme la mère de Yefim quand il était petit, avant que le shabbat ne soit interdit et que la synagogue la plus proche ne devienne un bureau administratif du kolkhoze régional. Il comprenait une partie de ce qu'elle lui racontait et répondait en utilisant un mélange d'ukrainien, d'allemand et de nombreux gestes. Elle lui dit qu'elle était venue avec sa sœur aînée, qu'elle adorait danser et qu'elle ne pensait pas que les Allemands attaqueraient, ou du moins c'est ce qu'il comprit. Il essaya de la complimenter au sujet de ses yeux, mais tout ce qui sortit fut un désordre linguistique dénué d'humour et de délicatesse.

Le groupe se lança dans une chanson populaire et Eva s'élança vers la piste, rejoignant les autres filles dans un cercle. Elles tapaient des pieds et tournaient vers la droite et vers la gauche en une danse lente traditionnelle. Elles lui rappelaient la façon dont les filles dansaient dans son village, Basya notamment, avec des rubans colorés dans sa chevelure noire et soyeuse.

De l'autre côté de la pelouse, ses camarades sifflaient et s'exclamaient face à Ivan et à Regush qui, tous deux bons danseurs et un peu éméchés, commençaient à danser le *gopak*. Yefim ignorait où son ami avait appris de tels mouvements. Regush et lui s'accroupissaient et lançaient leurs jambes en avant. Les locaux les regardaient avec fureur et finirent par s'approcher. Une bagarre ne tarda pas à éclater. Yefim courut vers eux au moment où un homme baraqué plaquait Ivan à terre. Il tentait de les séparer quand Ivan renversa son adversaire et prit l'ascendant. Yefim saisit son ami.

— Il faut qu'on file ! cria-t-il en tirant Ivan, tout rouge, pour l'écarter de la pelouse.

Non seulement ils auraient des ennuis avec le lieutenant, mais le lendemain ils devaient aussi s'occuper d'Uska, sans parler du réveil qui les attendait à cinq heures pour partir à bord de leurs véhicules en direction de la frontière. Il était embêté de ne pas avoir dit au revoir à Eva, mais il essaierait de la retrouver le week-end suivant, c'était sûr. À condition qu'ils soient autorisés à revenir en ville.

Cette nuit-là, il se réveilla la vessie pleine mais, espérant se rendormir, il resta allongé sur sa couchette du haut à écouter soupirs et ronflements de ses camarades de caserne.

Aussi au nord, les nuits d'été étaient brèves, mais froides. Il était bien content d'avoir ses chaussettes en laine. Les forêts baltes n'avaient rien à voir avec l'Ukraine, où les steppes conservaient la chaleur jusqu'au matin. Ici, même au moment du solstice d'été, il ne faisait pas assez chaud pour dormir pieds nus.

Yefim aimait ces chaussettes en laine car Basya les avait tricotées pour lui avant son départ pour les pays baltes l'automne précédent. Chaque fois qu'il les portait, il

songeait à elle dans leur petite cabane qui sentait les clous de girofle, le bois et le lait sur le feu. Basya avait tricoté les mêmes chaussettes pour Mikhail, Georgiy, Yakov et Naum quand leur tour était arrivé de servir. À présent Yefim les lavait toutes les semaines, prenant grand soin de la laine car elle le reliait à eux tous depuis ce coin de la Lituanie jusqu'au cœur de l'Ukraine.

Il lui faudrait écrire à Basya au sujet d'Eva, lui raconter combien c'était étrange d'entendre quelqu'un de leur génération parler yiddish. Sa sœur répondrait sans doute avec effronterie que leur mère approuverait une telle alliance. Il se rappelait la déception de Mère quand Mikhail avait épousé une *shiksa* ukrainienne. Elle s'était vexée quand la pauvre bru avait servi un ragoût de lapin, n'ayant aucune idée que le lapin était aussi peu kasher que le porc. Deux mois plus tôt, Basya avait écrit que Yakov – l'intellectuel des frères et celui qui ressemblait le plus à Yefim, avec ses pommettes saillantes et son grand front obstiné – avait épousé une Juive qui travaillait au théâtre et que leur mère, ravie, l'avait décrite comme étant « la femme parfaite pour Yakushka ». Elle penserait forcément que quelqu'un comme Eva était la femme parfaite pour Yefim.

Il avait l'impression que sa vessie allait éclater, alors il descendit de sa couchette et enfila ses bottes imperméables directement sur son caleçon long. La faible lueur jaune s'infiltrait à travers les fissures de la caserne en bois. Sur la couchette du bas, Ivan dormait paisiblement malgré l'ordre de bataille, la bière et la bagarre. Il devait avoir appris à faire le vide dans son esprit lors des excès d'alcool de son père. Au moins, le père dévot de Yefim ne buvait pas.

À l'extérieur de la caserne, l'aube était brumeuse et d'un jaune grisâtre. Rien ne bougeait. Même les petits

nuages noirs, dorés d'un côté, semblaient immobiles dans le ciel bleu pâle. Un oiseau matinal roucoulait dans les arbres. Yefim inspira l'air frais et humide qui sentait le sapin et pensa à Eva. Comme il aurait été agréable d'embrasser ces lèvres douces...

Il emprunta le chemin à côté du feu qui se consumait encore depuis le dîner. Songeant au badinage de la veille, il ne regrettait pas de s'être moqué de Lisin. Ce monsieur Je-sais-tout l'avait bien cherché. Ce n'est pas parce que son père était secrétaire du Parti dans une ville russe quelconque qu'il avait le droit de leur faire la leçon à propos des matières premières et de « la capacité à les manier ». Quel pauvre type. Si une guerre éclatait, il se ferait tuer dès le premier jour.

Dans les toilettes extérieures, Yefim visa le trou obscur et sentit son corps se détendre. Il entendit un moustique près de sa joue gauche. Il se donna une gifle et le silence revint. Puis il remarqua que l'insecte avait laissé une tache rouge sur ses doigts et se demanda s'il s'agissait de son sang ou du sien.

Sur le trajet du retour, il passa devant les écuries et s'arrêta près d'Uska qui, sous une bâche, rêvait d'actions belliqueuses. Il se demandait comment ce serait de l'allumer et de tirer sur les Allemands. Pas plus tard que le mois dernier, Staline avait prononcé un discours lors duquel il avait qualifié l'artillerie de « déesse de la guerre moderne ». Quand Yefim avait entendu ces mots, sa poitrine s'était gonflée d'orgueil. Il regrettait que son père et celui d'Ivan n'aient pas profité eux aussi de ce discours, mais aucun des deux ne possédait de radio. De toute façon, cela n'aurait rien changé. Ces hommes vivaient dans leur propre monde.

Il tapota Uska et, regardant sa main sur la bâche, sourit de sa chance d'être artilleur. Après tout, bombarder